

bourse dans laquelle puisaient Le Tasse, Marot, Corneille et Voltaire.

Mais jamais la mer n'est plus calme ni plus séduisante que la veille des grandes et terribles tempêtes. Tandis que Lyon était tranquille et s'embellissait, que Pierre-Seize donnait des fêtes, que le chef redouté des Huguenots sommeillait dans l'oubli et que catholiques et protestants semblaient avoir fait une trêve qui pouvait amener une paix sincère, la haine veillait et préparait de grands malheurs. Jacques Ruffi, le fougueux ministre, avait vu de mauvais œil cet accord qui, selon lui, amènerait l'indifférence dans la foi. Sorti de Lyon, un soir, à moitié travesti, et remontant la Saône, il avait passé la nuit dans un faubourg, d'où le lendemain il s'était dirigé à grande hâte vers l'armée des Huguenots.

Harcelé par les paysans de Rébé et de Saint-Victor, Montbrun traversait lentement les montagnes. Sur sa route, tous les défilés étaient défendus, tous les ponts détruits, tous les châteaux gardés. Il fallait à chaque pas forcer à la retraite cette foule de montagnards qui entourait son armée et enlevait tous les traînants. La sécurité des Huguenots ne s'étendait pas au de là de la portée de leurs mousquets et souvent le canon était obligé de faire entendre sa grande voix pour ouvrir les passages. La marche était lente, la discipline des Allemands et des Suisses leur assurait la supériorité, mais à une condition c'est que la retraite serait bien conduite, la défense prudente et qu'aucune faute ne serait commise.

Montbrun était trop bon capitaine pour se laisser entamer par ces nuées de partisans, mais il lui tardait de